

Pierre de Cointet, Studium de Notre-Dame de Vie, F 84210 VENASQUE,  
pierre.decointet@wanadoo.fr

## REDÉCOUVRIR L'ESPRIT avec Maurice Blondel

dans *Philosophie de l'esprit*, J.-L. Vieillard-Baron (Coordinateur), Collection Europea Memoria, Georg Olms Verlag, Hildesheim-Zürich-New York, 1999, p. 53-60.

Dans la conclusion de sa synthèse métaphysique – cette *Trilogie*, publiée entre 1934 et 1937, qui étudie la pensée, l'être et l'agir, et conduit la philosophie à une rencontre avec le christianisme<sup>1</sup> – Maurice Blondel écrit : "Il faut rouvrir à la philosophie le monde vraiment spirituel qu'on lui avait fermé et soustrait"<sup>2</sup>. Dans sa simplicité, cet impératif résume ce qui a été l'intention première et l'exigence constante du philosophe d'Aix, et nous provoque à la réflexion. En premier lieu, que faut-il entendre par "monde vraiment spirituel", en général, et chez Blondel en particulier ?

Pour les grecs, l'esprit de l'homme est d'abord le *noûs* – la *mens* des latins – capacité de connaître et de se connaître, par laquelle l'homme se dégage déjà de la matérialité et de la temporalité. En second lieu, l'étymologie de *spiritus* renvoie au *pneuma*, souffle inhalé et exhalé, principe des inspirations et des aspirations de l'homme, qui met en communion les membres d'une même cité. Comme l'esprit-*noûs*, l'esprit-*pneuma* est immatériel, voire divin; mais alors que le *noûs* est statique comme la lumière qui permet de fixer un objet, le *pneuma* est dynamique et insaisissable comme le vent. En troisième lieu, l'esprit est *psuchè*, *anima*, qui anime le corps vivant, souffle vital qu'à sa mort l'homme laisse échapper.

Maurice Blondel, quant à lui, prend le terme esprit dans son sens spécifique de *pneuma*, c'est-à-dire de principe par lequel un être singulier se réalise en communiant à l'universel : "l'esprit, *spiritus*, écrit-il, aspire la vérité connaissable et tous les aliments que fournit le monde visible et invisible; puis, faisant de tout cela son propre bien, l'esprit l'exhale en une sorte d'expiration qui restitue au milieu universel une synthèse nouvelle, une initiative

---

<sup>1</sup>. Il s'agit de :

- *La Pensée*, t. I, 1934 (nous citons d'après la seconde édition, revue et corrigée par Blondel en 1948, P.U.F., Paris); t. II, 1934 (de même, nous citons d'après l'édition de 1954, P.U.F., Paris);
- *L'Être et les êtres*, 1935 (1963<sup>2</sup>, P.U.F., Paris; édition identique à la première);
- *L'Action* t. I, 1936 (nous citons d'après la seconde édition revue et corrigée en 1949, P.U.F., Paris); t. II, 1937 (1963<sup>2</sup>, P.U.F., Paris; édition identique à la première).

Il faut y ajouter les t. I et II de *La Philosophie et l'Esprit Chrétien* (1944-1946, P.U.F., Paris; le t. III était en chantier à la mort de Maurice Blondel, le 4 juin 1949).

<sup>2</sup>. *L'Action*, t. II, p. 391.

singulière, un enrichissement inédit"<sup>3</sup>. Pour Blondel, l'esprit est donc la personne humaine en tant qu'elle réalise une destinée singulière et une unité intérieure, dans un élan qui draine la totalité de ses dimensions – corporelles, psychiques, intellectuelles et morales – vers une finalité métaphysique.

Ainsi le philosophe d'Aix peut nous aider à redécouvrir l'esprit dans une perspective dynamique, à la croisée des grandes problématiques de la philosophie de l'homme. Car regarder l'esprit comme *psuchè*, principe d'unité de l'être humain, c'est refuser de céder aux facilités du dualisme même spiritualiste; le considérer aussi comme *noûs*, principe de connaissance par lequel l'homme transcende l'univers matériel et le devenir, c'est chercher comment dépasser toute forme de réductionnisme positiviste, et ce naturalisme qui tend à limiter son horizon à la temporalité de l'esprit-*psuchè*; enfin, le concevoir comme *pneuma*, au sens de principe dynamique d'une destinée métaphysique, c'est appeler une réflexion sur la raison et la transcendance. Mais une autre problématique est impliquée : en effet, dès lors qu'il transcende les limitations imposées par la matière, l'esprit-*noûs* peut désigner le sujet empirique, ou renvoyer au sujet pensant en général, avec ses lois formelles, à un "je transcendantal" impersonnel. Dès lors, la question se pose de l'identité concrète de l'esprit, de savoir en particulier s'il conserve une réalité singulière, même lorsqu'affranchi des limites de la matière individuante, il participe à l'universel par la connaissance et l'amour.

- I -

Les significations étant cernées, les questions étant posées, nous ne pouvons nous contenter d'une approche nominale. Il nous faut des certitudes réelles. Comment redécouvrir l'esprit ? La méthode blondélienne nous invite à partir toujours du point de vue le plus opposé, pour avancer progressivement, par la réflexion, à l'école de la vie et des faits. Nous n'accepterons donc pas comme un donné le *cogito* et l'existence de l'esprit-*noûs* pensant. Elle est refusée par le matérialisme, qui, comme le note Blondel, est d'ailleurs moins un système que la tendance à expliquer le supérieur par l'inférieur<sup>4</sup>. Cette négation s'exprime aujourd'hui dans les approches neurobiologiques et cognitivistes de l'homme. Dans cette perspective, l'affirmation d'une dimension de transcendance, spécifiquement spirituelle, n'est qu'illusion nécessaire à la vie sociale. Grâce à l'informatique et à la cybernétique, nous pouvons désormais connaître et représenter le système cérébral humain, et, semble-t-il, découvrir ainsi les lois qui régissent les comportements individuels et collectifs. Notons qu'ici comme en d'autres domaines, les sciences positives doivent leurs conquêtes à la résolution de la diversité qualitative des phénomènes dans l'unité d'une détermination quantitative. Or cette démarche

<sup>3</sup>. *La Pensée*, t. II, p. 233.

<sup>4</sup>. Cf. in A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, note à l'art. matérialisme, p. 597.

est problématique : à la suite d'Emile Boutroux, Blondel fait remarquer que cette association du calcul et de l'expérience, du quantitatif et du qualitatif, la science en use, elle ne l'explique pas<sup>5</sup>. Elle met en oeuvre avec succès ces éléments divers, mais ne peut se comprendre elle-même, puisque comprendre c'est unifier dans un principe explicatif. Et si la science ne peut se comprendre elle-même par elle-même, n'est-ce pas parce qu'elle se suspend à une réalité qui l'unifie en la dépassant ? C'est dans la visée transcendante de l'esprit que s'opère finalement le raccord entre les dualités qui traversent les sciences. Loin d'être "déconstruit", le sujet apparaît au contraire non seulement comme ce que les sciences positives n'atteignent pas, mais encore comme ce sans quoi les sciences ne seraient pas. User de la technique pour dominer la nature et l'homme, et exclure la réalité de l'esprit au nom de la connaissance des phénomènes, n'est-ce pas mettre finalement la science en contradiction avec son principe ? Le scientisme se dépasse donc lui-même : une réflexion sur la genèse des sciences conduit à découvrir l'activité spirituelle qui façonne cet instrument de conquête du monde. Si l'homme ne pouvait dominer les phénomènes en visant un au delà du monde, les sciences n'existeraient pas : "Nos sciences, souligne Blondel, ne portent pas en elles, ne font pas le monde et l'homme. C'est l'homme qui fait la science, qui la domine toujours, comme il domine, même sans elle et mieux avec elle, cet univers où il semble immergé mais qu'il dépasse toujours infiniment d'un seul élan de sa pensée, d'un seul acte de sa liberté. Ce n'est pas le monde qui nous interroge et nous commande, pas plus qu'il ne produit la science; c'est nous qui faisons la science et qui, à travers le monde, interrogeons un autre mystère que celui sur lequel se penchent les savants"<sup>6</sup>. Ainsi, loin d'être évacuée par la science, l'existence de l'esprit-*noûs* se trouve affirmée par ce que Blondel appelle "cette puissance sans bornes dans cette infirmité sans remède" des sciences<sup>7</sup>. C'est l'homme qui fait la science, et la dépasse toujours infiniment, par l'esprit.

Cette transcendance de l'homme par l'esprit repose sur des faits. L'observation comparée des modes de l'invention chez les primates supérieurs et chez l'enfant fait apparaître en effet une différence de nature, et non seulement de degré, entre le psychisme animal et l'esprit<sup>8</sup>. Grâce à la présence d'un organe nerveux central développé, les mammifères supérieurs parviennent à une connaissance empirique efficiente : intégrant les stimulations extérieures de l'environnement dans un monde intérieur de percepts et d'affects, ils surmontent les obstacles par des gestes précis et rapides. Doué d'un organisme similaire, l'enfant adopte pourtant un comportement autre : moins habile et plus lent, il s'arrête, prend du recul, inhibe ses réflexes et réfléchit. Il prend alors l'avantage : dépassant la connaissance purement empirique pour ébaucher une explication à caractère général, il trouve une solution pratique applicable à

---

<sup>5</sup>. Cf. *L'Action*, t. II, p. 104-123.

<sup>6</sup>. *Idem*, p. 122.

<sup>7</sup>. *Idem*, p. 451.

<sup>8</sup>. Cf. *La Pensée*, t. I, p. 66-70; 85-88.

d'autres cas, même si ses mobiles et le contexte diffèrent. La réflexion le pousse à chercher les causes des phénomènes et à dépasser l'expérience purement empirique par l'instauration de signes intentionnels qu'il exprimera dans un langage de plus en plus complexe et abstrait. Ces amorces de recherche intellectuelle spontanée traduisent déjà la présence de l'esprit. Mais sa transcendance apparaît avec plus de clarté encore à un deuxième stade, quand l'homme fait réflexion sur lui-même et s'interroge sur sa destinée.

D'une manière générale, notre vie intellectuelle et morale étant mêlée à nos sentiments et à nos perceptions, il est difficile de saisir la spécificité de l'esprit dans le flux de l'existence. Mais il est des expériences de ruptures qui, telles la mort d'un proche, peuvent nous permettre de prendre conscience de la visée intentionnelle de l'esprit et de sa portée. Comme Blondel le fait remarquer, le caractère dramatique que revêt pour nous le sentiment de la mort provient d'une antinomie : l'évidence empirique brutale de la finitude humaine se double, dans le fait même de protester contre elle, du désir de la dépasser<sup>9</sup>. Et la certitude de notre corruptibilité se trouve ainsi entraînée, non sans violence, dans une tension vers un au delà. Car si l'homme était totalement immergé dans le devenir temporel, la mort d'autrui n'aurait pas en lui un tel retentissement : "aurions-nous même le sentiment de ce qui passe, demande Blondel, si la pensée ne dominait invinciblement ce champ de carnage et si elle n'avait le besoin, l'espoir, la conviction de vaincre la mort, de tendre à survivre, à s'unifier, à s'universaliser, à s'immortaliser ?" <sup>10</sup> L'esprit apparaît alors comme désir d'éternité. Avant d'être une affirmation religieuse, c'est une implication de la conscience. En effet, quelque soit l'objet, pour que nous prenions conscience du désir que nous avons de lui, il faut que nous le dominions. Et nous ne pouvons le dominer qu'en étant portés par un élan qui dépasse le particulier et vise l'universel. "D'où, note Blondel, l'inquiétude qui est le trait spécifique de la pensée humaine, se sentant toujours courte par quelque endroit, toujours besogneuse de progrès, toujours relative à un étalon absolu" <sup>11</sup>. La prise de conscience de ce besoin d'infinitude qui est la marque propre de l'esprit, enveloppe donc une affirmation implicite de l'absolu, ce que Blondel traduit par une image :

"Du seul point de vue de la genèse psychologique d'une conscience réfléchie et promouvante, il est aussi chimérique de nous passer du secours rationnel d'un transcendant, conçu comme tel, qu'il serait insensé de prétendre se soulever soi-même de terre en se prenant par les bras, comme si nous pouvions nous élever du sol parce que nous nous sentons capables de porter un poids au moins égal au nôtre" <sup>12</sup>.

Argument *ad hominem*, certes, mais qui illustre l'implication réelle d'une conception de la transcendance dans la structure dynamique de l'esprit : celui-ci est tendu non vers un indéterminé mais vers un infini actuel. De même que la reconnaissance d'une limite enveloppe

---

<sup>9</sup>. Cf. *La Pensée*, t. II, p. 178-179.

<sup>10</sup>. *La Pensée*, t. I, p. 76.

<sup>11</sup>. *Idem*, p. 106.

<sup>12</sup>. *Idem*, p. 159.

l'affirmation de l'illimité, de même notre représentation du fini et du relatif suppose que nous le dépassions en visant et en affirmant (au moins implicitement) l'infini et l'absolu<sup>13</sup>. Et celui-ci ne peut pas être la projection de notre désir inconscient : la créativité de la subjectivité ne peut produire qu'une relativité indéfinie, non un infini. La critique de l'illusion religieuse ne montre pas que l'absolu n'existe pas, mais que celui-ci ne peut être identifié à l'infinitude potentielle du désir de l'homme (ce serait l'illusion superstitieuse). Mais une chose est d'avoir une idée de l'absolu, une autre est d'entrer en relation avec lui : comment l'esprit peut-il réaliser cette visée intentionnelle ?

- II -

Pour aborder ainsi l'esprit dans sa finalité et son acte, revenons sur ce que nous avons découvert de sa nature. L'esprit transcende l'univers entier parce qu'il est capacité de connaissance de l'universel et de réflexion sur son opération propre, mais aussi parce qu'il est désir et visée de l'infini actuel. Mais alors, ce qui fait sa transcendance ne cause-t-il pas son tourment ? Nous sommes en effet devant une alternative : nous ne pouvons pas ne pas tendre vers l'absolu; nous ne pouvons le saisir par la pensée conceptuelle, toujours dépassée par l'aspiration; nous ne pouvons pas non plus le saisir par l'intuition, qui, dans notre condition présente ne peut se passer de perceptions et de représentations. L'absolu est hors de notre portée et pourtant nous le désirons, le visons et l'affirmons. Cette antinomie nous montre que le dynamisme de l'esprit dépasse inéluctablement le plan de la spontanéité naturelle pour envelopper un choix radical et se réaliser ainsi dans une vie vraiment personnelle. En effet, souligne Blondel, la pensée n'obéit pas seulement aux lois de la psychologie et de la logique formelle. Parce que nous cherchons invinciblement à interpréter nos connaissances, à donner un sens à ce que nous concevons, la vie de l'esprit implique nécessairement des choix : "Nous ne pensons pas comme le lièvre court ou comme l'oiseau chante"<sup>14</sup>, note Blondel...

Une alternative est inéluctable; mais quels en sont les termes ? Par la science et la technique, par l'art et la culture, l'homme maîtrise l'univers, le dépasse et le recrée; par sa capacité d'intuition, et plus encore par sa pensée conceptuelle, il se découvre donc investi d'un pouvoir de domination indéfinie sur le monde. De plus, faisant retour sur lui-même, il prend conscience de l'amplitude infinie de son esprit et de l'idée d'absolu qui l'habite. Il peut alors – ou suivre cette visée vers l'infini, dans ce mélange d'ombres et de lumières qui est la trame de

---

<sup>13</sup>. Il va sans dire que ce point doit faire l'objet d'analyses critiques : pour Blondel, c'est la fonction des traditionnelles "preuves de l'existence de Dieu", qui précisent et justifient l'affirmation de l'absolu par la pensée, mais aussi l'impossibilité dans laquelle nous sommes d'une saisie compréhensive de cet Être transcendant. Ainsi l'argument de saint Anselme se termine par l'aveu de notre impuissance radicale à saisir le Dieu que nous affirmons (Cf. *La Pensée*, t. I, p. 169-185).

<sup>14</sup>. *La Pensée*, t. II, p. 304, n. 1.

notre existence concrète – ou tenter d'enclorre cet élan infini dans un monde d'objets, dans les indéfinis de la nature et des sciences, voire dans les méandres de l'introspection et de l'esthétisme. Le choix entre deux orientations de l'esprit s'offre ainsi à tout homme :

"Ce n'est pas la diversité des emplois contingents de l'esprit qui importe essentiellement, souligne Maurice Blondel. (...) Tout dépend donc, pour le principal, moins du matériel de la connaissance que de la disposition et de la direction de notre regard intellectuel (...) Ainsi aperçoit-on déjà que, sous des apparences pour ainsi dire superposables, les hommes diffèrent profondément (selon une remarque de Newman, interprète en cela du sens populaire comme de la tradition spirituelle) par la vision secrète et presque inconsciente, quoique profondément élective, de deux conceptions de la vie, de la pensée, de la fin vers laquelle ils se dirigent. – Les uns, usant de ce monde et de leur propre être en devenir, tendent, à travers ce devenir même, à un ordre, à une unité, à une perfection qu'ils ne trouvent en aucun objet réalisé, en aucun retour sur soi; ils restent ainsi fidèles, fût-ce sans en avoir une connaissance explicite, à la double vérité que nous avons eu constamment à coeur de mettre en évidence : le monde, le moi, pas plus séparément qu'ensemble, ne sont unité achevée, être stable, fin véritable; il faut donc, par la tension fidèlement maintenue de la pensée, toujours passer outre (...) – Les autres, au contraire, s'assujettissent, s'emprisonnent même, en subordonnant tour à tour leur moi au monde et le monde à leur moi, comme si c'était là l'enceinte de la réalité, le terme de la pensée, le lieu suffisant de leur convoitise, sinon de leur repos" <sup>15</sup>.

Pour souligner que cet acte s'accomplit dans l'intériorité la plus profonde de l'homme, Blondel le désigne par le terme "agnition". Ce néologisme est dérivé du verbe latin *agnosco*, lequel désigne l'action de reconnaître, par rapport à soi-même, ce qui est vrai et bon, de l'approuver et d'y adhérer <sup>16</sup>. A travers les circonstances de chaque existence individuelle, cet acte est à la fois – une réalisation des aspirations les plus personnelles et le dépassement de tout égocentrisme pour rester ouvert sur l'universel; – une initiative du sujet et une docilité à la vérité; – un engagement du moi et un dégagement de soi : "il s'agit en somme, écrit Maurice Blondel, de *reconnaître* ce qu'il y a d'essentiel, de hiérarchique, d'impérieux dans les vérités qui doivent orienter nos jugements pour gouverner notre vie (...) C'est par là en effet que nous nous reconnaissons nous-même au milieu de l'obsession des choses et que nous nous ouvrons ou que nous nous fermons à la voix de la vérité". Mais pour bien manifester le caractère personnel d'un tel acte, qui n'est pas une soumission extérieure, Blondel ajoute : "Il ne faudrait pas tirer de ces remarques des conclusions trop rigides et trop exclusives. Car la ligne de la vérité à suivre n'est pas exactement la même pour tous également. Il y a des attrait divers qui sont légitimes (...) sous la loi d'une fidélité à la lumière et d'une réponse généreuse aux sollicitations qui retentissent au fond de la conscience. Mais enfin ce qui est partout nécessaire, c'est d'éviter l'inversion des valeurs, la subordination des actes à des intérêts, à des

---

<sup>15</sup>. *Idem*, p. 63-65.

<sup>16</sup>. Cf. Cicéron : "Comme tu reconnais l'existence de Dieu à ses oeuvres, reconnais aussi, à la mémoire, la nature divine de l'âme", *Tusculanes*, I, 28, 70.

ambitions, à des attraits qui feraient méconnaître l'orientation souveraine nécessaire en laquelle les initiatives les plus variées peuvent communier"<sup>17</sup>. Ainsi, dans les profondeurs de la conscience, antérieurement aux opérations de l'intelligence discursive et aux choix visibles, l'esprit se réalise par une "docilité spontanément réagissante" qui est, selon les termes mêmes de Blondel, ce qu'il y a "de plus essentiel dans l'activité métaphysique de l'esprit"<sup>18</sup>. Commentant cet aspect de la philosophie blondélienne, Jacques Paliard y voit un "don de soi au don de la vérité", une attitude déterminée par laquelle nous reconnaissons que la lumière ne vient pas de nous : "L'esprit n'est *lux* qu'en étant *lux illuminata*; mais il n'est tel qu'en se voyant *non illuminans*"<sup>19</sup>.

- III -

Dans une telle perspective indissolublement noétique et éthique, la vie de l'esprit n'apparaît pas comme une réalisation de soi par soi, comme si nous pouvions parvenir à communier à l'universel sans solution de continuité, par un effort tout rationnel fondé dans le sentiment et l'expérience de notre éternité. Au contraire, fissuré, antinomique, l'esprit se réalise laborieusement, dans le temps. C'est par une initiative personnelle et personnalisante qu'il reconnaît et suit l'élan qui le porte à l'infini. Ce choix ne reste pas dans une intentionnalité vague : bien que la reconnaissance du transcendant relève des profondeurs de la conscience, parce que nous n'avons pas à proprement parler la connaissance intuitive de l'absolu, c'est au contact des circonstances, des choses et des personnes dans leur corporéité réelle et concrète (qu'il s'agisse d'autrui ou de nous-mêmes) que se vérifie et se constitue à la fois cette orientation foncière de notre esprit. Certes, avant d'être un acte explicite, le don de nous-même à la vérité doit être une intention; mais celle-ci n'est réelle qu'à l'épreuve des faits. Par conséquent, la matière qui limite et individualise est aussi le lieu du mérite moral et du progrès spirituel, comme il est celui de la solidarité entre les esprits. Ainsi intégrée dans cette genèse personnalisante, la matière fait corps avec l'esprit dans l'acte même par lequel il s'ouvre sur l'infini vers lequel il tend. Obstacle qui provoque une prise de conscience et un dépassement généreux, la matière est condition d'une participation sans confusion de l'esprit à l'être absolu qui est son principe<sup>20</sup>.

Loin d'obéir à une logique d'évanouissement de toute individualité et de fusion dans l'indéterminé, la vie de l'esprit est toujours personnalisante. Elle obéit à une logique du don,

---

<sup>17</sup>. *L'Action*, t. I, p. 261-262, *Excursus* 12.

<sup>18</sup>. *Idem*, p. 266, *Excursus* 15; Cf. également *Idem*, p. 259, *Excursus* 12.

<sup>19</sup>. *Maurice Blondel ou le dépassement chrétien*, Julliard, Paris, 1950, p. 285.

<sup>20</sup>. Cf. *L'Etre et les êtres*, p. 80.

qui singularise en reliant au seul véritable universel concret, au Bien infini qui, comme le dit Pascal, est "un en tous lieux et tout entier en chaque endroit", qui est "en nous, est nous-même et n'est pas nous" <sup>21</sup>. Or dans une telle logique, celui qui donne ne veut pas absorber mais faire participer : "L'amour, écrit Jacques Paliard, est relation des consciences, et par là même union sans confusion. Le lien d'amour est à l'opposé de cette absorption" <sup>22</sup>. S'il est *psuchè* animant un corps et *noûs* pensant, l'esprit est donc avant tout *pneuma*, puissance de communion et d'assimilation à l'autre : "vivre par l'esprit, écrit Blondel, c'est donc respirer en un échange" <sup>23</sup>. C'est aspirer et donner. Comme le vivant grandit dans son unicité en communiquant pour ainsi dire avec l'univers entier, c'est en communiant à l'universel concret que l'esprit réalise une destinée absolument singulière.

Mais celle-ci ne s'accomplit pas dans un épanouissement de la pensée spéculative, de l'imagination créatrice ou de l'intuition. C'est parce qu'elle découle d'une option personnelle que cette réalisation est singulière. L'esprit-*pneuma* est capacité de ce choix radical :

"L'esprit est donc bien cette puissance en suspens comme sur un faite aigu d'où il faut que, même à travers des options partielles et contingentes, il mette en oeuvre son jugement arbitral, qui porte sur le tout, afin d'aller finalement tout entier d'un côté ou entièrement de l'autre" <sup>24</sup>.

A l'encontre d'un regard statique qui enferme l'esprit dans l'un ou l'autre de ses aspects partiels, Maurice Blondel nous rend attentifs à la marche de l'être pensant et voulant, au mouvement qui unit en nous la *psuchè* et le *noûs* par la réalité vivante du *pneuma*, "puissance secrète et supérieure" qui nous fait communier aux êtres et à l'Être, au delà des limites de la pensée discursive et notionnelle <sup>25</sup>. Mais cette unité entrevue et désirée, la philosophie ne peut que la désigner et en éveiller l'inquiétude : "une doctrine de l'esprit, souligne Blondel, doit surtout mettre en évidence la lacune, le trou, pour ainsi dire, qui sépare au plus intime de nous-même les éléments de la pensée" <sup>26</sup>, qui nous empêche d'aller de nous-même à nous-même, de ce que nous saisissons clairement à ce que nous visons implicitement, de ce que nous voyons à ce que nous vivons, de ce que nous sommes à ce que nous désirons et devons

---

<sup>21</sup>. Brunschvicg n°231 et 485, cité par Blondel in A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, note à l'art. universel, p. 1170.

<sup>22</sup>. *Maurice Blondel ou le dépassement chrétien, Op. Cit.*, p. 203.

<sup>23</sup>. *La Pensée*, t. II, p. 237.

<sup>24</sup>. *Idem*, p. 234.

<sup>25</sup>. Cf. *Idem*, p. 228.

<sup>26</sup>. *Idem*, p. 234. Cf. l'image de la pièce manquante du puzzle dans *L'itinéraire philosophique de Maurice Blondel* (Aubier, Paris, 1966<sup>2</sup>) : "Partout nous aboutissons à l'inachevé, sans nous résigner à croire que c'est l'inachevable (...) et le rôle de la philosophie la plus critique et la plus développée c'est justement d'empêcher les faux achèvements, autant que les découragements" (p. 157).

être. Une philosophie concrète de l'esprit montre que jamais nous ne pourrons, par nous-mêmes, égaler l'amplitude infinie de notre élan. Redécouvrir l'esprit, c'est donc une tâche personnelle et toujours à reprendre. C'est découvrir à la fois l'infini de notre aspiration et notre impuissance à la combler, notre insuffisance foncière et la surabondance qui nous habite, comme l'exprime ce fragment inédit de Maurice Blondel :

"De nous à nous il y a un incommensurable, il y a quelqu'un qui ne nous sépare de nous-même que pour s'unir à nous, pour nous unir à nous-même et pour nous unir à Lui. Tout est créé, concerté, exécuté en fonction de ce dessein non accidentel, en vue de cette réalisation salutaire et déifiante. Ne pas dire un mot, ne pas comprendre une vérité qui ne se rapporte à cet unique et immense but" <sup>27</sup>.

---

<sup>27</sup>. Cité par Jacques Paliard, dans "Observations sur deux aspects essentiels de la nature humaine", dans *L'humanisme et la grâce*, Semaine des intellectuels catholiques, Paris, 1950, p. 143.